

## Romances sans paroles

Yves Navarre

### 20. SEBASTIEN

Pierre, tôt, le dimanche matin, a appelé le C.M.S., Centre médical Service, et s'est remis sur la liste des disponibles pour une garde de nuit. « La Russe est out ? » « Je ne sais pas ce que veut dire out. » « Elle est morte, quoi ! » « Non. Elle est partie. » « Houlà, Breillard, n'oublie pas que je passe mes journées au téléphone. Pour toi. Pour vous. Vous me faites penser à cette pancarte que j'ai vue, à l'entrée d'un terrain de golf, nous aimons bien vos chiens mais nous n'aimons pas toujours leurs souvenirs ... Je suis du genre à penser que la vulgarité c'est ça : ne pas employer les vrais mots. Même si je parle mal, O.K. ? » « O.K. n'est pas le vrai mot. Pendant la guerre de Sécession, ça voulait dire, à l'appel du soir, *no one killed*, personne n'est mort, en signature de rapport. Donc tout allait très bien. » . « Je n'ai pas de temps à perdre. » « Moi, j'ai du temps à vendre. » « Bon. Je te mets sur la liste. » « Tu me dis tu ou tu me dis vous ? » « Je te dis merde, Breillard ! »

Vingt minutes plus tard, le Centre le rappelait. Une urgence. Chez un certain monsieur Sébastien Verdy. Du dimanche midi au lundi matin huit heures. « Je prends. » « De toutes les façons tu n'as pas le choix, c'est le seul, et personne n'en veut. C'est un cas. Faut pas entrer dans son jeu. La gouvernante a toutes les instructions médicales. Fais semblant de le connaître. » « Pourquoi ? » Il est très connu. » « Qui est-ce ? » « J'sais pas. Justement. 2, rue Las-Cases. Deuxième étage, face. »

Pierre entre dans la chambre de ses parents avec le plateau du petit déjeuner. Il le pose sur le lit, entre Simon et Laure. Chacun dormait, roulé de son côté « il est l'heure. Et je dois partir. Un boulot. Chez un type très connu ». Pierre ouvre la fenêtre en grand. Laure murmure « non, pas ça ! » « Si, si, il faut respirer mes enfants. » Simon embrasse Laure sur le front. Tous deux assis, dans le lit, oreillers calés dans le dos, bustes nus, deux petits vers, Laure se frotte les yeux, Simon en s'étirant manque de renverser le café « qui est cette personne très connue ? » « Sébastien Verdy. » Simon et Laure échangent un regard amusé « mais il est mort depuis cent ans ! » « Qui est-ce ? » « Il est venu à Poitiers, bien avant les fiançailles de ta grand-mère. Il lisait ses poèmes, en public. Le délire. Les dames s'évanouissaient. Les jeunes filles pâlissaient. Maman m'a toujours dit que c'était sous l'effet d'un poème de Verdy qu'elle était tombée amoureuse de son juge. » « Je l'ai vu » ajoute Simon, « à Fréjus. Il était déjà très vieux. En costume blanc, cravate blanche, canotier, brandissant une canne. Les gens s'écartaient sur son passage. J'entends mon père dire à ma mère : il a l'air d'un poète, mais ce n'en est pas un. Et ta grand-mère, Pierre, ne lui a rien répondu. Elle lisait Verdy en cachette. » Pierre observe ses parents en souriant. Laure relève un drap et cache sa poitrine. Simon lui tend une tartine beurrée « merci ». Il sert le café. Pierre leur fait un petit signe cordial « à demain, même heure. Je viendrai voir si tout va bien ».

Rue Las-Cases. Fatima a refermé la porte à double tour et a remis les clés dans une poche de sa djellaba. Elle a une petite voix pointue, toujours à l'aigu, insupportable. Dès qu'elle entre dans la chambre du maître, Sébastien Verdy lui ordonne de disparaître. « Je n'ai pas besoin de vous. Partez. Je ne veux plus vous voir. » Fatima laisse Pierre seul avec lui. À chaque fois, le vieillard lui lance « et vous, jeune homme, que faites-vous chez moi ? Qui vous a laissé

entrer ? » Dans sa chambre, des bagages ouverts, trois valises et deux malles, linge plié, soigneusement placé. Il n'y a plus qu'à fermer le tout, et partir. Dans le couloir menant à la salle de bains, Fatima a dit à Pierre « c'est un ordre de Monsieur, les bagages sont prêts depuis des années. Il n'a plus le sens du temps. Une fois par semaine, je remplace le linge du dessus. Des chemises propres par des chemises propres. Ça prend un peu la poussière, et... » « Arrêtez de parler ! Je vous entends ! Vous êtes chez moi ! »

À chaque piqûre, Sébastien Verdy fulmine « vous n'avez pas le droit de me toucher. Les femmes, oui. Elle. Elle ! C'est le plus beau mot. Mais pas vous. Fatima ? Fatima ! » Elle se montre « faites sortir ce jeune homme. Comment est-il entré ici ? Vous êtes une idiote. Rendez-moi les clés ». « Non Monsieur. » « Rendez-moi les clés ! » Pierre a tout juste le temps de retirer la seringue et de tenir le vieillard, couché. Des mots sortent de sa bouche comme des rots, puis comme des soupirs, puis il respire calmement : il s'est endormi.

Nuit de dimanche à lundi. Quatre heures du matin. La scène s'est répétée dix fois. Pendant le dîner, il a rejeté le plateau, assiette et verre brisés. Il a fallu le porter hors du lit, l'allonger sur un canapé de la bibliothèque, changer les draps, le changer, refaire le lit « les mocassins noirs, Fatima, je suis sûr que vous avez oublié les mocassins noirs. Dites ! » « Ils sont dans la petite mallette, Monsieur. » « Je veux les voir. » « Ils y sont, Monsieur. » « Je veux les voir. » « La mallette est faite, Monsieur. » Les murs de l'appartement, jusque dans les coins et recoins, ne sont qu'une mosaïque de tableaux, de photos dédicacées, de gravures galantes. Les rayonnages croulent de livres et d'objets exotiques, objets de bazar, cadres argentés, les élues, encore des visages, cent, mille visages. Au sol, les uns sur les autres, dans tous les sens, plusieurs épaisseurs de tapis limés. Au plafond, des lustres trop imposants où manquent quelques boules de cristal, scènes de rupture, querelles ? Les rideaux sont drapés de manière théâtrale, comme si les fenêtres pouvaient s'ouvrir sur une scène. « Vous ne savez pas chanter, jeune homme : ça se voit à vos lèvres. Moi, je chante. Je chante avec des mots. Je suis sûr que vous ne connaissiez même pas mon nom. » « Mais si, monsieur. Je vous connais. » « Alors, récitez un de mes poèmes. » « Je n'ai jamais eu de mémoire, monsieur. » « C'est faux. Mes poèmes sont faciles, touchants, on me l'a reproché. Des jaloux. Un vrai poème ne doit pas faire appel à une mémoire. Sortez. Ne me touchez plus ! Fatima ? Fatima ! » Fatima paraît. « Non, partez. Je ne veux plus entendre votre voix. Partez ! » Et à Pierre « dépêchez-vous de me faire cette piqûre. J'en ai besoin pour partir. On m'attend ».

Pierre s'est assoupi dans un fauteuil de la bibliothèque. Soudain, un bruit. Dans la chambre, un cri rauque. Il se précipite. Sébastien s'est habillé, pantalon, chemise blanche. Il n'a pas pu nouer sa cravate. Il a fermé les valises et les malles. Il a préparé des chaussures, des chaussettes, mais il a trébuché sur un guéridon, il gît au pied du lit. Une tache de sang au coude. Il est blessé. Pierre appelle Fatima. « Non ! Elle ne doit pas savoir. Il faut que je parte. J'ai encore beaucoup à faire. Elle m'attend. A-t-elle souffert, en couches ? Mais qui êtes-vous ? De quel droit ? Laissez-moi. Il faut que je sorte. Elle attend. Je ne veux pas être en retard. » « Vous êtes blessé, monsieur. Laissez-moi faire, je vous en prie. » « Je voudrais tant qu'elle voie mon sang. » Fatima arrive en chemise de nuit. Elle apporte un plateau avec des gazes, des bandes, des cotons, de l'alcool. Pierre nettoie la plaie. Sébastien Verdy murmure « pourquoi voulez-vous m'arrêter ? Quelles nouvelles a-t-on d'elle ? Je veux être là avant qu'il ne soit trop tard. Je veux lui dire. Je veux lui dire. Je veux lui dire ! » « Que voulez-vous lui dire, monsieur Verdy ? » Oh, vous jeune homme, laissez mon bras tranquille. Vous ne saurez tout ça que plus tard. Je sais. Je sais, moi. Ça chante. Ça chante en moi. Et vous êtes nul. » Pierre lui fait une piqûre. Sébastien regarde Fatima. Elle remet en place les valises et les malles, ouvertes, pleines, subtilement préparées, linge fin, costumes pliés sans un faux pli.

Sébastien Verdy regarde Fatima « tout est prêt ? » « Tout. » « Vous n'avez rien oublié ? » « Rien, Monsieur, rien. » « Alors sortez. Je ne veux plus vous voir. Plus jamais. Donnez les clés à ce jeune homme. Il s'occupera de moi. Disparaissez. » « Oui, Monsieur, je disparaissais. » Puis les mots sortent de sa bouche comme des bulles d'air, puis les soupirs, puis la respiration rauque. Pierre regarde sa montre. Plus que quelques heures. Dans le couloir, Fatima, accroupie comme une mendicante, dos au mur, paumes tendues vers le ciel, devant elle, sanglote, ou bien chantonne, à l'aigu. Un chant d'esclave. Cent, mille visages observent la scène. Les visages des plus beaux moments d'une vie. L'éclat des plus beaux sourires. Pas un être qui ne soit idéal, fatal, passager. Cent, mille passagers clandestins surpris au moment du départ, hommes, femmes, adulés, toute la société du *Poète de l'amour*, titre de la biographie de Sébastien Verdy dans la collection « Les grands poètes par eux-mêmes » que Pierre a trouvée dans la bibliothèque et sur laquelle, instantanément, il s'est assoupi.

Dernière piquûre « vous avez les clés ? » « Oui, monsieur. » « Fatima est partie ? » « Oui, monsieur. » « Elle m'attend, vous savez. » « Je le sais, monsieur. » « Alors, je peux partir ? » « Oui, monsieur. » « Comme c'est juste. Je ne serai pas en retard. Elle m'attend. Elle supportera les couches. » « Certainement, monsieur. » « Comment vous appelez-vous ? » « Pierre, monsieur. » « J'écrirai un poème pour vous, Pierre. Je vais l'écrire. Je peux même vous dire le premier vers. Je ... » Des bulles, puis des soupirs, puis un ronflement. Il dort. Lundi. Huit heures du matin. Fatima dit à Pierre « vous reviendrez, ce soir ? » « Je reviendrai. »